



Les  
Aventures Magiques  
d'Alfie Blackstack

Jess Kidd

héLum

The illustration depicts a scene inside a cave. A large, glowing blue archway frames the top of the scene. Inside, several figures in dark, medieval-style clothing are engaged in an activity. One figure in the foreground is bent over, using a long-handled tool that resembles a vacuum cleaner. Other figures are scattered throughout the cave, some also using similar tools. The floor is dark and appears to be covered in small, glowing blue particles. In the background, a small, red-roofed house with a chimney is visible on a hillside. The overall atmosphere is mysterious and magical.

Lorsqu'Alfie Blackstack arrive à Little Snoddington pour vivre chez ses tantes, les mauvaises surprises s'enchaînent. Gertrude et Zita sont des sorcières, leurs animaux de compagnie sont tout aussi étranges, et un lutin est emprisonné dans une boule à neige magique... sans compter Prunella Morrow, la terrifiante Sorcière en chef. Heureusement, il rencontre Calypso, dont la famille tient le cirque du village. Quand Nova, la petite sœur de Calypso, disparaît, Alfie va tout faire pour aider son amie. Même si ça implique d'affronter des sorcières sur des aspirateurs volants, d'apprendre à jeter des sorts approximatifs, ou de lancer un défi à Prunella Morrow elle-même... Les aventures magiques d'Alfie ne font que commencer !

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Cécile Chartres  
Illustrations: Uvaat

hélium



Les  
Aventures Magiques  
d'Alfie Blackstack

## *Pour Eva*

Pour la présente édition :

© hélium / Actes Sud, 2022

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

[helium-editions.fr](http://helium-editions.fr)

N° d'édition : FI 293

ISBN : 978-2-330-16282-5

Dépôt légal : premier semestre 2022

Illustrations de couverture et intérieures : Uvaat

Pour l'édition originale, parue sous le titre *Everyday Magic* :

© Jess Kidd, 2021

Cette édition a été publiée avec l'accord de Canongate Books Ltd, 14 High Street, Edinburgh EH1 1TE.

Jess Kidd

Les Aventures magiques  
d'Alfie Blackstack

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)

par Cécile Chartres



hélium







# CHAPITRE I

## LIVRAISON SPÉCIALE



Alfie Blackstack ne fut guère surpris de se retrouver orphelin. Ses parents avaient toujours eu la tête ailleurs.

Sa mère, M<sup>me</sup> Blackstack, soigneuse dans un zoo, commit l'erreur de danser dans la cage d'un lion en portant une guirlande de saucisses autour du cou. C'était pour un pari.

*Miam. Scrounch. Slurp.* Plus de maman.

À l'époque, heureusement, Alfie (qui n'avait que cinq ans !) avait encore un père.

Le père d'Alfie, M. Blackstack, était ornithologue : il étudiait les oiseaux. M. Blackstack aimait particulièrement les oiseaux féroces, avec des becs pointus et de grandes ailes. Les oiseaux vicieux, mauvais, qui haïssaient les ornithologues et vivaient dans des endroits isolés et dangereux : des falaises abruptes, des grottes sous-marines sombres ou la cime de très, très grands arbres.

Alfie n'était pas courageux ou intrépide comme ses parents. Il avait peur de beaucoup de choses. En particulier des gros chats, des oiseaux cruels, des endroits élevés et des pères impatients.

Ce qui était malheureux, parce que M. Blackstack faisait souvent preuve d'impatience envers les petits enfants timides et timorés.

M. Blackstack cessa d'emmener son fils avec lui lors de ses expéditions.

Alfie fut soulagé. Mais triste aussi parce qu'il savait pourquoi son père le laissait à la maison. C'était parce qu'il n'était pas assez téméraire, pas assez fort, pas assez bien. Alfie n'avait pas du tout envie d'aller dans des endroits dangereux, mais cela ne voulait pas dire qu'il n'aurait pas aimé voyager quand même. Pour voir une jolie cascade, par exemple, ou de gentils singes.

En ce jour terrible où Alfie devint orphelin, M. Blackstack, dans un bateau troué et avec pour tout équipement ses jumelles, une miche de pain et un carnet, se rendait sur une île rocailleuse au milieu d'un océan hostile afin de dénombrer les oiseaux qui y vivaient.

M. Blackstack ne revint jamais.

Les officiers de police, les enseignants, les journalistes locaux, les voisins se consultèrent. Que faire d'Alfie ? Qui devenait orphelin la première semaine des grandes vacances ?

Ils demandèrent à Clarice, l'assistante maternelle. Ne s'occupait-elle pas d'Alfie lorsque son père partait en expédition ? Alfie aimait bien rester avec elle, non ? (Si on ne tenait pas compte des sandwichs aux rillettes de poisson qu'elle pensait qu'il aimait.) Mais malheureusement, Clarice n'avait pas les moyens de prendre Alfie chez elle, ni la place.

L'avocat de M. Blackstack apporta la réponse. M. Blackstack avait deux sœurs qui vivaient à la campagne. Alfie avait des tantes.

Les tantes furent contactées : évidemment qu'elles accueilleraient Alfie ! Avec plaisir ! Quel honneur ! Merveilleux ! Faites-lui ses bagages et envoyez-le-nous !

C'est ainsi qu'Alfie Blackstack fut livré comme un colis.

Orphelin : petit pour son âge (9 ans), cheveux châains, lunettes, chaussures trop grandes, pantalon trop petit et un blouson (orange). Toujours, le blouson. Même l'été.

Valise : remplie des affaires dudit orphelin. Contient entre autres : la deuxième paire de jumelles de son père, une photo de sa mère le bras autour d'une panthère et un sandwich aux rillettes de poisson.

Pendant le trajet, Alfie regarda par la fenêtre. Il observa la pluie, les champs, les arbres, la pluie, les haies, les vaches, la pluie, les fermes, les poules mouillées, la pluie, les chevaux tristes, les champs.

Clarice agrippa le volant et fixa la route en plissant les yeux. Elle avait oublié ses lunettes pour conduire et ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Ses longues boucles d'oreilles argentées rebondissaient quand la voiture passait sur des nids-de-poules ou frôlait le fossé. Dans le porte-gobelet se trouvait un nugget de poulet. Des traces de confiture étaient visibles sur le tableau de bord. Sur la banquette arrière, des bébés dans leur siège auto se cognaient la tête les uns contre les autres en hurlant de joie.

Alfie se souvint que, petit, lui aussi avait voyagé à l'arrière de la voiture de Clarice. C'était un souvenir vague mais agréable. Avant que l'école ne commence, avec toute son agitation et l'appréhension de la récréation – parce que la pause ne dure-t-elle pas des heures quand on a personne avec qui jouer ?

Clarice venait aussi chercher Alfie à l'école, bien entendu. Il passait tranquillement le portail tandis que les autres enfants s'y ruaient en criant ou discutaient entre eux. Clarice lui donnait un morceau de fromage et une tape amicale sur l'épaule. Elle faisait de son mieux, vraiment, mais parfois, pour Alfie, c'était pire.

Aujourd'hui, il semblait à Alfie qu'ils parcouraient des centaines de kilomètres. Ils avaient écouté un CD de comptines pendant des heures. Un des bébés avait été malade et Clarice avait juré deux fois.

Clarice sourit sans conviction.

— On roule bien, on devrait être bientôt arrivés. Tes tantes doivent être impatientes de te voir !

— Ça m'étonnerait, répondit Alfie.

— Oh, Alfie ! Ne dis pas ça !

— Avant jeudi dernier, je ne savais même pas que j'avais des tantes, expliqua Alfie. Je ne les ai jamais rencontrées. Je doute qu'elles aient envie de s'occuper d'un neveu.

— Je suis sûre que si ! s'exclama Clarice. Peut-être as-tu simplement oublié que tu avais des tantes ?

Alfie secoua la tête.

— Je pense que c'est le genre de chose dont je me souviendrais.

Mais tout à coup, Alfie se souvint : il était une fois, ses parents qui chuchotaient dans la cuisine. Ses parents chuchotaient souvent dans la cuisine quand ils étaient vivants.

Sauf que cette fois-là, sa mère faisait plus que chuchoter ; elle sifflait, comme une de ces oies des rivières tueuses que son père appréciait tant.

— As-tu oublié *l'enchantement de la dinde*, Phineas ? avait craché la mère d'Alfie à son mari. Tu ne te rappelles pas son premier Noël, quand tes sœurs sont venues rendre visite à leur neveu ?

— Araminta, avait grondé le père d'Alfie. S'il nous arrive quoi que ce soit, ce garçon n'aura que mes sœurs comme famille. Cette réalité me contrarie tout autant que toi mais

c'est comme ça. À moins que tu puisses fabriquer d'autres parents susceptibles d'accueillir Alfie chez eux si, par le plus grand des hasards, il nous arrivait quelque chose à tous les deux ?

Alfie avait hésité près de la porte.

— Cette dinde, Phineas, cuisait dans le four depuis des heures ! avait continué la mère d'Alfie, l'air horrifiée. Et soudain, elle avait bougé...

M. Blackstack avait aperçu Alfie et toussé.

M<sup>me</sup> Blackstack qui, elle, n'avait pas remarqué Alfie (et pourquoi l'aurait-elle vu, il avait quatre ans et était petit ?), poursuivit :

— Morte et presque rôtie et, hop, ramenée à la vie pour qu'elle danse sur la table...

— Ça suffit, ma chérie ! avait interrompu M. Blackstack en désignant Alfie. Le petit.

M<sup>me</sup> Blackstack avait observé Alfie. Puis elle avait fusillé son mari du regard.

— Peut-être qu'il devrait en effet rencontrer ses tantes, avait-elle marmonné. Comme ça, il saura à quel genre de famille de fous il appartient.

— J'ai des tantes ? avait demandé Alfie.

La seule famille qu'il connaissait, c'était son père et sa mère.

— Ça ne te regarde pas, avait aboyé son père.

— Mais maman a dit...

M. Blackstack avait adressé un regard noir à M<sup>me</sup> Blackstack.

— Regarde ce que tu as fait.

— Nous ne parlerons plus de tes tantes, Alfie, avait conclu M<sup>me</sup> Blackstack. Pas dans cette maison.

Puis Alfie se rappela une autre fois quand, étant descendu en pleine nuit pour manger quelque chose, il avait entendu, depuis la cuisine :

— Je me fais du souci pour notre garçon ! avait bêlé M<sup>me</sup> Blackstack. Il n'est pas fort, pas intrépide, pas téméraire – comment va-t-il survivre dans ce monde hostile ?

Alfie venait de commencer l'école. Il passait l'essentiel de ses journées à éviter les maîtresses et les autres élèves, caché derrière les manteaux dans le vestiaire, dans les toilettes ou dans un coin de couloir. On le retrouvait toujours et on le ramenait en classe, où il était accueilli par les rires et les grimaces des autres enfants.

— Un sort ? avait suggéré M. Blackstack.

— Ne me parle pas de ta famille ! Oh, tes sœurs, quelle plaie ! Des sorcières, toutes les deux !

— Moi, j'ai parlé d'un sort. C'est toi qui as mentionné mes sœurs ! avait-il soufflé. J'ai quitté cette vie quand je n'étais pas plus âgé qu'Alfie, tu le sais !

— Oui, oui, avait répondu M<sup>me</sup> Blackstack. Bon, parlons d'Alfie, et du fait qu'il ne pourra jamais survivre sans force ou courage ou...

— Peut-être devrions-nous autoriser Alfie à rester dans sa chambre, avait interrompu M. Blackstack. Si c'est ce dont il a vraiment envie.

— Mais il n'aura pas d'ami. Ne devrait-il pas affronter le monde et s'en faire au moins un ?

M. Blackstack avait poussé un long soupir.

— Je crois qu'Alfie aime bien rester seul.

Sans mère, sans père, sans ami, Alfie observa le nugget solitaire rebondir dans le porte-gobelet à chaque nouveau trou dans la chaussée.

Il se sentait seul, abandonné.

Comme un colis oublié qui dérive. Il aurait pu avoir une étiquette sur laquelle il aurait été écrit :

Propriété de

M<sup>lles</sup> Gertrude et Zita Blackstack

Switherbroom Hall

Au milieu de nulle part

Clarice conduisait le nez sur le pare-brise.

— Elle avait l'air très sympa au téléphone, ta tante Gertrude. Alfie tendit l'index.

— Moutons.

— Merci, répondit Clarice en tournant le volant afin d'éviter un troupeau de moutons sur le bord de la route. Elle m'a

expliqué qu'elles vivaient dans une grande maison pleine de courants d'air et sans électricité au milieu de la forêt. Tes tantes tiennent une pharmacie dans un petit village tranquille.

— Super, commenta Alfie, à qui rien ne paraissait super.

Mais en pensant à ce que Clarice venait de lui dire, une petite lueur d'espoir jaillit en lui. (Il y a toujours une petite lueur d'espoir quelque part, si on cherche bien.)

Alfie avait eu peur que ses tantes aussi aiment vivre dangereusement (falaises abruptes, volatiles cruels, ce genre de choses). Mais maintenant, il savait qu'elles habitaient un petit village tranquille. Qu'elles tenaient une pharmacie. Ça n'avait pas l'air très dangereux.

*Était-ce possible ?*

*Se pouvait-il vraiment que... ?*

*Que sa vie s'améliorerait avec ses tantes ?*

Alfie s'en voulut d'avoir pensé ça. Sa vie à Londres n'avait pas été si terrible. C'est vrai qu'il n'avait jamais beaucoup vu son père mais ça ne le dérangeait pas de rester seul. Pas vraiment.

— Ta tante Gertrude t'a aménagé une chambre rien que pour toi, poursuivit Clarice. Elle m'a demandé ce que tu aimais manger, je lui ai dit surtout de la pizza et elle m'a demandé si un gratin aux rats, ça t'irait. Dis donc, elle a l'air très drôle !

L'assistante maternelle riait de toutes ses dents.

Alfie regarda par la vitre ; le paysage était de plus en plus sinistre. Les maisons étaient plus espacées les unes des autres. À croire qu'elles ne s'aimaient pas. Les arbres courbaient l'échine, les buissons tremblaient, les corbeaux volaient à reculons sous la pluie diluvienne.

À l'arrière de la voiture, les bébés s'endormirent l'un après l'autre. Ils ronflaient doucement, bercés par le va-et-vient des essuie-glaces.

Alfie regarda les gouttes de pluie glisser sur la vitre.

## CHAPITRE 2

### L'ORPHELIN EST ARRIVÉ



La pharmacie Blackstack se trouvait en plein centre du village de Little Snoddington. Le village était assez banal : une rue principale et une mare aux canards. La plupart des gens traversaient Little Snoddington sans s'arrêter, même si c'était là leur destination. Un battement de cils – trop tard, on l'avait raté.

C'était un endroit où il ne se passait pas grand-chose, ce qui comblait les habitants. C'était aussi un endroit où tout le monde se mêlait des affaires des autres. À Little Snoddington, les voisins vous espionnaient par-dessus la haie, jetaient un coup d'œil dans votre panier de courses et se demandaient ce que vous mangiez pour le petit déjeuner.

En plus de la pharmacie, il y avait une poste, une épicerie et un salon de thé où tout le village se rendait pour manger des gâteaux et échanger des ragots. Le pasteur et M<sup>me</sup> Pasteur

habitaient en haut de la colline, près de la vieille église. Une brocante s'y tenait chaque samedi ; les autres jours de la semaine, les souris s'y amusaient.

Autour de la place principale étaient rassemblées des maisons peintes de couleurs vives. Elles étaient rondes avec des toits en chaume, des recoins agréables et des jardins débordant de fleurs. Les villageois participaient au concours du Meilleur Jardin organisé chaque année pendant la foire estivale.

Au-delà du village, dans les champs, on trouvait des fermes. Elles avaient moins de fleurs et plus de cochons et de poules. Encore plus loin encore, de l'autre côté d'une effrayante forêt, se tenait Switherbroom Hall, la nouvelle maison d'Alfie.

Mais avant de nous y rendre, visitons d'abord la pharmacie Blackstack !

L'endroit avait toujours été bien rangé mais le jour de l'arrivée d'Alfie, les étagères avaient été époussetées, le sol balayé et les flacons polis.

Gertrude Blackstack était elle aussi tout apprêtée. Ce qui était rare.

Ses cheveux, violets ce jour-là, étaient bien coiffés. Elle avait enfilé sa plus belle paire de chaussures (qui étaient dorées et faites pour danser, mais ça n'avait aucune importance) et sa blouse était immaculée. Zita Blackstack était fidèle à elle-même dans sa robe noire triste et ses bottes noires. Comme toujours, ses cheveux noirs formaient une seule tresse serrée.

Elles se tenaient derrière le comptoir. Gertrude regardait la pluie. Zita regardait une chauve-souris noire de la taille d'un plateau à thé qui volait dans le magasin. Le gros chat roux lové contre la fenêtre l'observait aussi d'un œil avisé.

— Donc, le garçon n'est au courant de rien ? demanda Zita en agitant la main.

— Les chauves-souris ? La pharmacie ? s'enquit Gertrude.

La chauve-souris percuta une étagère et Zita grimaça. Une bouteille vacilla puis tomba, mais juste avant de se fracasser au sol, elle se mit à flotter.

Zita jeta un coup d'œil à sa sœur qui fixait la bouteille tout en bougeant les lèvres en silence.

Gertrude suivit la bouteille du regard. Celle-ci remonta sur l'étagère et reprit sa place en tremblotant parmi les autres bouteilles, intacte.

— Sorts, potions, reprit Zita. Cette magie ordinaire qui empêche les bouteilles de tomber.

— Notre frère ne voulait pas qu'Alfie soit au courant pour la magie.

— Son horrible mère non plus.

Gertrude se tourna vers sa sœur.

— La dinde dansante à Noël n'a pas aidé, Zita.

Zita rit. Ce n'était pas un rire agréable.

— Oh, la tête qu'elle faisait ! La dinde qui dansait et tournoyait ! Qui levait ses petites pattes rôties !

— Alfie avait eu si peur ! Ce n'était qu'un bébé.

— Il était tout gros ! Les yeux écarquillés dans sa chaise haute, tremblant de partout.

— Pauvre Alfie, soupira Gertrude.

— Pauvre Alfie, tu parles ! s'exclama Zita. Espérons qu'en grandissant, il ait cessé d'être une poule mouillée !

La chauve-souris atterrit sur un porte-chapeaux, bascula tête en bas et replia ses ailes autour de son corps. Dans l'interstice, on apercevait ses petits yeux rouges et perçants.

Zita sourit à la chauve-souris.

— On va lui donner une bonne raison de trembler, n'est-ce pas, Magnus ?

— Ne t'avise pas de faire peur à ce garçon ! la gronda Gertrude. Il n'est pas habitué à notre façon de faire. Ça peut être inquiétant, la magie, quand on n'a pas l'habitude.

Zita leva les yeux au ciel.

— Surtout quand on est une poule mouillée.

Gertrude prit un air sévère.

— Zita, on s'était mises d'accord. On va y aller en douceur avec Alfie. Tu sais, pour les sorts, les potions, tout ça.

— Tout ça, tout ça.

— Montre-lui que la magie peut être merveilleuse.

— Pah ! cracha Zita en plissant le front.

— Que ça ne consiste pas à transformer les gens en grenouille ou en navet ou en je ne sais quoi.

— Tous les trucs sympas, quoi, grommela Zita.

— Il est orphelin. Il doit être triste, seul et plein d'appréhension. Il ne se souvient sûrement pas de nous. Nous devons faire de notre mieux pour qu'il se sente bien ici.

Zita émit un bruit malpoli et partit dans la pièce du fond fabriquer des remèdes. La chauve-souris l'y rejoignit en quelques coups d'aile.

— Et assure-toi que ton Familier se comporte bien avec lui ! cria Gertrude. Quelle sale bête, cette chauve-souris.

Un petit mot sur les Familiers, si vous le voulez bien, avant de poursuivre notre histoire.

Au cas où vous ne le sauriez pas, mais j'en doute, un Familier, c'est l'acolyte d'une sorcière, son animal de compagnie... et oui, les tantes d'Alfie étaient bel et bien des sorcières.

Avec des chauves-souris, des chats, des verrues, des chaudrons et des potions magiques. Ce genre de sorcières-là.

Cela dit, aucune des deux n'avait de verrue.

Mais elles avaient toutes les deux un Familier.

Un Familier, c'est le meilleur ami d'une sorcière – son partenaire, qu'il soit à poils, à écailles, à plumes, rampant ou sautant. Une sorcière ne se déplace pas sans son Familier. Ils partagent le même bain, le même oreiller et même le dernier biscuit. Il existe toutes sortes de sorcières, et de Familiers aussi. Des sorcières qui ricanent, qui pètent, qui ont le

nez crochu, et des sorcières qui sourient, qui ont l'air gentilles et qui volent au secours des autres. Il y a des Familiers babouins et des Familiers scarabées, des Familiers lapins et des Familiers cygnes.

Être un Familier, ce n'est pas facile. Un Familier doit assister sa sorcière dans tout ce qu'elle entreprend – de bien ou de mal.

Si c'est une bonne sorcière qui vous choisit, félicitations, quelle vie spectaculaire !

Mais si c'est une mauvaise sorcière qui vous choisit, vous passez vos journées à éviter des chaudrons bouillants et des sorts ratés.

Un Familier aura aussi tendance à ressembler de plus en plus à sa sorcière (et vice-versa).

Prenez les tantes d'Alfie.

Le Familier de Gertrude Blackstack était un chat prénommé Rafferty. Rafferty était couleur confiture à l'orange, il avait les yeux ambrés. C'est le chat actuellement lové contre la fenêtre de la pharmacie Blackstack. Rafferty était un chat câlin. Il saluait les clients en frémissant des moustaches et se mettait sur le dos afin d'être caressé.

Gertrude et Rafferty étaient tous deux ronds et souriants. Ils aimaient les gens et somnoler à côté d'un feu de cheminée.

Le Familier de Zita était une chauve-souris noire prénommée Magnus. Avec sa tête tout en crocs et ses ailes souples qui n'étaient que peau et pointes, il ressemblait à un parapluie cassé.

Magnus aimait passer ses journées pendu au porte-chapeaux de la pièce du fond de la pharmacie. C'était dans cet atelier que Zita préparait les onguents, comprimés, remèdes et poudres que Gertrude vendait dans le magasin.

Zita et Magnus aimaient le mauvais temps, la malchance et les sorts méchants. Par-dessus tout, ils détestaient les enfants.

Comme vous pouvez l'imaginer, Zita et Magnus étaient particulièrement de mauvaise humeur le jour de l'arrivée d'Alfie.

Et d'autant plus que la clochette sur la porte d'entrée de la pharmacie n'avait cessé de sonner toute la matinée à cause des clients qui venaient voir si le petit nouveau était enfin là.

Dans la vitrine de la pharmacie, au-dessus des pansements, sérums pour les fesses, crèmes contre l'acné et bandages, un panneau avait été accroché. En lettres bleues, il était écrit :

« Bienvenue Alfred Blackstack ».

Rafferty, à sa place habituelle contre la fenêtre, attendait. Il regarda le panneau et ronronna de fierté. Il s'était bien débrouillé. Il attrapa sa queue, dont le bout était couvert de peinture bleue, et la lécha avec amour.

\*

Dès que Clarice éteignit le moteur, les bébés à l'arrière se réveillèrent et se mirent à pleurer. Alfie se réveilla aussi. Il ouvrit les yeux et bondit au plafond, terrifié.

Écrasé contre la vitre de l'autre côté de la voiture se trouvait un visage.

Un nez : aplati, comme celui d'un cochon.

Des yeux : grands et alertes.

Des cheveux : une boule frisée et violette.

Le visage recula et un rire retentit. Avec précaution, Alfie baissa la vitre de la voiture.

— Je suis Gertrude. Je suis ravie de te rencontrer, Alfie ! lança la femme, puis elle ajouta : ou bien tu préfères Alfred ?

Alfie esquissa un sourire.

— Si ça ne vous dérange pas, je préfère Alfie.

— Va pour Alfie, répondit Gertrude, souriant toujours.

Alfie eut un pincement au cœur. Seuls ses parents l'appelaient Alfred. En général, quand ils étaient fâchés. Peut-être que plus personne ne l'appellerait Alfred, désormais.

Clarice sortit la valise d'Alfie du coffre et la tendit à Gertrude. Puis elle embrassa Alfie.

— Je te souhaite le meilleur, Alfie, murmura-t-elle. Je viendrai te rendre visite quand tu seras bien installé.

En regardant Clarice s'éloigner, Alfie eut un terrible pressentiment. L'un des bébés le salua d'une main collante. Au premier virage, Clarice klaxonna et disparut.

Le gros chat roux se mit à renifler la valise d'Alfie ; il lui donnerait son sandwich aux rillettes de poisson tout à l'heure.

— Eh bien, Alfie, lança Gertrude, on a un après-midi tranquille devant nous. Je dirais même ennuyeux. J'ai peur qu'il ne se passe rien de bien excitant par ici.

Le cœur d'Alfie s'apaisa quelques instants. Puis la porte du magasin s'ouvrit et une inquiétante silhouette tout en noir en surgit. Grande, mince, l'air mauvais, avec ce qui lui parut être un torchon mouillé qui volait au-dessus d'elle.

Elle se dirigeait à grand bruit vers un vélo noir posé contre un lampadaire voisin.

— Ne fais pas de gestes brusques, chuchota Gertrude à Alfie. Ta tante Zita n'est pas de bonne humeur.

Zita agrippa le guidon de sa bicyclette. Le torchon mouillé alla se pendre en haut du lampadaire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Alfie en le désignant.

— C'est une chauve-souris, répondit Gertrude.

— Waouh, articula Alfie, qui était sûr et certain que la chauve-souris le fusillait du regard. J'ignorais que les chauves-souris pouvaient être aussi grosses.

Zita observa Alfie. Son regard était froid comme unseau rempli de glaçons.

Alfie frémit.

— Je le savais ! s'exclama Zita. C'est une poule mouillée !

— Zita, tes manières ! se fâcha Gertrude. Demande au petit comment il va.

— Je préférerais le faire mariner dans du vinaigre, lança Zita. Elle sauta sur son vélo et s'éloigna en pédalant à toute vitesse.

— Zita, tu avais promis de ne plus faire mariner d'enfants dans du vinaigre ! lui cria Gertrude.

La chauve-souris décolla du lampadaire, dessina quelques spirales dans le ciel, comme un cerf-volant noir d'encre, fit un dernier looping et fondit sur Zita.

— La chauve-souris la suit, remarqua Alfie, sidéré.

— Magnus est... son animal domestique.

— Qui a une chauve-souris comme animal domestique ?

Gertrude haussa les épaules.

— C'est une longue histoire. Et si on allait poser tes affaires, d'abord ?

— Elle veut me faire mariner.

— Elle ne le pensait pas, Alfie.

— Elle avait l'air de le penser, objecta Alfie, et il se sentit étrangement contrarié. Elle ne veut pas de moi ici.

Il fit de gros efforts pour ne pas pleurer. Ce n'était pas si difficile, il ne pleurerait jamais. Du moins pas depuis qu'il était bébé.

— Alfie, nous, on est ravis que tu sois là, reprit Gertrude. N'est-ce pas, Rafferty ?

Le chat s'enroula autour de la jambe d'Alfie et se coucha ensuite sur le dos afin d'exposer son ventre roux aux chatouilles.

Alfie se sentit un peu mieux.

### CHAPITRE 3

## LE SALON DE THÉ DE M<sup>LLE</sup> MENTION



La pharmacie Blackstack était un endroit extraordinaire. Elle ressemblait plus à un musée qu'à un magasin, avec ses meubles en verre, ses vieilles bouteilles et ses sachets en tissu.

Bizarrement, elle semblait bien plus grande de l'intérieur que de l'extérieur.

— Ce magasin a l'air ancien, fit remarquer Alfie à sa tante.

— Il existe depuis une centaine d'années, répondit Gertrude en hochant la tête. Il est plus vieux que toi, moi et Zita réunis. Enfin, si tu as toujours neuf ans ?

Alfie acquiesça. Il observa Gertrude avec soin. Il aurait eu du mal à lui donner un âge, mais elle paraissait bien plus jeune que son père, qui portait toujours un costume trois-pièces et ne souriait jamais. Quand Gertrude retira sa blouse, il vit que ses vêtements étaient très colorés, comme une présentatrice d'émission télé pour les enfants.

— J'aime bien ton blouson, sourit-elle. Il est très orange.

Alfie savait que lorsqu'on lui faisait un compliment, il devait faire de même, par politesse.

— J'aime bien tes cheveux. Ils sont très violets.

— Aujourd'hui, oui. Est-ce que les enfants de neuf ans aiment les sandwiches ?

— Du moment qu'ils ne contiennent pas de rillettes de poisson, oui, répondit Alfie.

— Et les gâteaux à la crème ?

— Absolument. Les enfants de neuf ans aiment les gâteaux à la crème.

— Merveilleux. Alors, allons au célèbre salon de thé de M<sup>lle</sup> Mention, déclara Gertrude, puis elle se tourna vers le chat. Ferme la boutique, Rafferty. Ça, c'est un bon chat.

Le chat sauta sur le comptoir et attrapa une clé du bout de sa patte. Gertrude pointa un doigt vers les étagères : les flacons et paquets se rangèrent comme il faut. Elle se tourna vers les stores : ils se déroulèrent tout seuls.

Alfie ferma les yeux, les frotta et les rouvrit.

— Je n'ai pas rêvé, si ? demanda-t-il à sa tante.

Gertrude éclata de rire. Ses yeux pétillaient.

— Tu auras tout le temps d'explorer la pharmacie demain, signala-t-elle en prenant sa valise. Allez, viens.

Fasciné, Alfie vit le chat suivre sa tante, une clé accrochée à sa queue.

Le salon de thé de M<sup>lle</sup> Mention était célèbre parce que M<sup>lle</sup> Mention était une artiste de la pâtisserie. Elle faisait aussi partie des clients réguliers de Gertrude (elle appréciait tout particulièrement la Crème Blackstack anti-moustache pour les femmes). De l'extérieur, le salon ressemblait à une meringue à la fraise. Les briques étaient couleur crème vanille et il y avait des rideaux roses aux fenêtres.

Comme c'était l'après-midi, le salon de thé était plein de vieilles dames. Certaines saluèrent Gertrude quand elle entra et d'autres firent semblant de ne pas la voir.

Gertrude s'installa à une table et commanda un thé à la crème Grand Luxe pour quatre personnes et un hareng fumé pour le chat. Le chat bondit sur la chaise à côté d'Alfie et lui adressa un clin d'œil.

Gertrude sourit à Alfie.

— Alors, parle-moi de toi.

— Je n'ai pas rêvé, n'est-ce pas ? murmura-t-il. Dans la boutique, les bocaux et les sachets se sont déplacés et les stores se sont fermés tout seuls.

— Non, tu n'as pas rêvé. Pauvre Alfie ! Tes parents ne s'intéressaient pas vraiment à la magie.

— Mais ça n'existe pas, la magie !

— Parle moins fort, Alfie. Tout le salon de thé n'a pas à être au courant, poursuivit Gertrude avec calme. Évidemment que ça existe, la magie. Nous utilisons des poudres, des mixtures et...

— Des poudres et des mixtures... Tu veux dire, des potions ?

— Oui, des potions ! Tu vois, tu connais même le vocabulaire de la magie.

— Mais ce ne sont pas les sorcières qui fabriquent les potions ?

— Si. Mais la plupart du temps, elles utilisent une préparation toute faite, la Poudre de sorcière à Tout Faire. Ça suffit largement pour la magie de tous les jours.

— Es-tu... ?

— Oui, je le suis, rit Gertrude.

— Un jour, j'ai entendu maman vous appeler comme ça, toi et tante Zita... avoua Alfie, puis il rougit.

— Des sorcières ? Et tu pensais qu'elle disait ça par méchanceté ?

Alfie hocha la tête. Il regarda autour de lui – tout paraissait normal, ici.

Il désigna les autres clients du salon de thé.

— Ce sont des sorcières, elles aussi ?

— Non, ce sont des villageoises.

— Mais elles sont au courant pour la magie ?

— Bien sûr que non ! s'exclama Gertrude. Ce sont des femmes ordinaires.

— Pas des sorcières ?

— Être une sorcière, c'est difficile, Alfie. Il faut apprendre à fabriquer des sorts et des potions, c'est-à-dire réussir à associer

les bons mots avec les bonnes mixtures, y ajouter une bonne dose d'imagination et... *bam* !

— Waouh... enfin, je crois, souffla Alfie.

— Je vais te montrer. (Gertrude plongea la main dans sa poche et en ressortit une petite bouteille argentée.) Sois attentif.

Alfie se pencha en avant.

— On étale un peu de Poudre à Tout Faire, expliqua Gertrude.

Elle versa de la poudre verte de la bouteille sur les carrés de sucre posés sur la table. Puis elle marmonna quelque chose.

Les morceaux de sucre se mirent à trembler puis explosèrent, l'un après l'autre, afin de former de magnifiques fleurs en sucre.

— Elles sont comestibles, essaye ! le pressa Gertrude.

Alfie en prit une et l'observa, émerveillé. Chaque pétale blanc était parsemé de vert. Il en grignota un bout.

Ça avait un goût de sucre, et c'était tout. D'ailleurs, quelques secondes plus tard, la fleur disparut. Il tenait dans sa main un simple carré de sucre. Qui se mit à tressauter encore une fois. Alfie distingua, au centre, une forme noire qui gigotait – une mouche était piégée à l'intérieur !

Le morceau de sucre vrombissait avec vigueur.

— Bah ! lança Alfie et il le jeta, dégoûté.

— Tu vois, Alfie, rit Gertrude, la magie existe vraiment. C'est simplement que la plupart des gens ne remarquent rien alors même qu'elle se déroule sous leurs yeux.

Alfie regarda autour de lui. Elle avait raison : les clients n'avaient rien vu ! Ils étaient trop occupés à se goinfrer de gâteaux, de soupe ou de ragots.

— Je vais te montrer, continua Gertrude.

Elle répandit de la poudre verte dans sa main et souffla dessus.

À une table voisine, les pains au lait prirent leurs jambes à leur cou (oui, ils avaient des sortes de jambes de scarabée). Alors qu'une dame se versait du thé, la vapeur qui s'échappait du bec verseur se constella de paillettes vertes. La cliente interrompit son geste et observa sa tasse.

— Elle l'a vue ! La vapeur verte !

— Attends, regarde, murmura Gertrude.

La femme prit une grande inspiration et retourna à ses mots fléchés.

— En plus de remarquer la magie, poursuivit Gertrude, il y a un autre facteur qui différencie les gens ordinaires des gens non-ordinaires.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ils n'y croient pas. Si tu crois à la magie de tout ton être, alors ça marche ! Nous, nous avons recours à la magie tous les jours.

— Pour ranger le magasin ? suggéra Alfie.

— Exactement !

— Ou pour qu'un chat fasse un clin d'œil ?

— Oh non, ça, ça n'a rien de magique. Rafferty fait ça tout seul. N'est-ce pas, Rafferty ?

Le chat cligna de l'œil.

Alfie resta songeur un instant.

— À propos de la magie...

— Chaque chose en son temps, répondit Gertrude. La magie, c'est compliqué. Un salon de thé, ce n'est pas le meilleur endroit pour en parler.

Une femme de la taille d'une commode portant un tablier à fleurs se dirigea vers eux avec un plateau. Elle déposa une théière sur la table.

— C'est votre neveu, Gertrude ?

— Oui, M<sup>lle</sup> Mention. Voici Alfie.

M<sup>lle</sup> Mention se pencha vers Alfie.

— Notre petit village est un endroit paisible. Nous ne voulons pas d'ennuis. Es-tu du genre à attirer les ennuis ?

— Non, je ne crois pas.

M<sup>lle</sup> Mention approcha ses lèvres recouvertes de rouge à lèvres rose épais de son oreille.

— Si j'étais toi, j'évitais ta tante Zita. Elle déteste les enfants, surtout ceux qui attirent les ennuis. Zita sait très bien s'en occuper.

Elle se saisit du couteau à beurre et le passa sur sa gorge, à la manière d'un pirate.

Alfie eut un mouvement de recul.